



Covid-19 et l'ère des soulèvements*

Michel Maffesoli
michelmaffesoli@gmail.com
Université Paris V



(*) *Questo testo è tratto da :*

L'ÈRE DES SOULÈVEMENTS. Émeutes et confinements. Les derniers soubresauts de la modernité, Paris, Les Éditions du Cerf, 2021, pp. 51-92.

ISBN 978-2-204-14475-9

Ringraziamo L'AUTORE per la gentile concessione.

Eccezionalmente la redazione si è assunta la responsabilità di pubblicare il testo senza sottoporlo al peer review process.



I only believe in statistic that I doctored myself.

Je ne crois qu'aux statistiques que j'ai
moi-même falsifiées.

Sir W. CHURCHILL

Vivre sa mort de tous les jours.

Le danger guettant chaque civilisation, quelle qu'elle soit, ce n'est pas la mort, mais bien la *peur de la mort*. L'aseptie sociale que celle-ci entraîne est, indubitablement, l'indice d'une décadence achevée !

Un mythe, que l'on a par trop tendance à oublier, en témoigne. Cadmos, fondateur de la ville de Thèbes, a deux petits-fils. Il confie la gestion de la cité au premier d'entre eux : Penthée. Il s'agit d'un sage gestionnaire, le bon technocrate du moment, appliquant, avec efficacité, toutes les mesures rationnellement pensées, censées assurer le bien-être de ses concitoyens. Mais ce bien-être matériel, c'est-à-dire quantitatif, mécaniciste, tend à oublier un mieux-être, bien plus qualitatif, où le plaisir d'être a sa part.

En bref, Thèbes a racheté le fait de ne pas mourir de faim par celui de mourir d'ennui.

C'est alors que les femmes de la cité, conduites par Agavé, la mère de Penthée, vont quérir, de l'autre côté de la mer Égée, l'autre petit-fils de Cadmos : Dionysos. Figure complexe s'il en est ! C'est un métèque ne résidant pas en Grèce même. Il est cet ambigu sexuel, que les sculptures antiques représentent comme *bi-frons* : une face d'adolescent androgyne, une autre de grand gaillard barbu. Enfin, à la différence des autres dieux « ouraniens », tournés vers le ciel, c'est une divinité chtonienne, de cette terre-ci (*chthonos*). C'est un autochtone, attaché aux valeurs sensibles, voire sensualistes.

Ces femmes introduisent donc Dionysos dans la cité. Ce qui génère les fameuses « dionysies » ou bacchantes, engendrant quelques violences ritualisées et canalisées. Le sang coule *a minima* : seul Penthée est tué. Mais, dans cette animation, Thèbes récupère son âme. Et grâce à cette « homéopathisation » de la mort, elle retrouve le goût de vivre.

Ce petit apologue peut nous aider à comprendre que c'est en acceptant de *vivre sa mort de tous les jours que l'on peut mériter de vivre*. La reconnaissance de la finitude humaine étant cela-même qui conforte le vouloir-vivre, individuel et collectif, caractérisant toutes les sociétés équilibrées. Peut-être est-ce cela dont il est question dans la crise civilisationnelle en cours dont la crise sanitaire n'est qu'un indice avant-coureur.



La France, foyer où s'élaborèrent les grandes et belles valeurs du monde moderne, éprouve, toutes tendances théoriques confondues, une véritable crainte devant la mutation de fond s'amorçant sous nos yeux. D'où la multiplicité des réactions, celles des élites technocratiques, qui, au-delà de leurs apparences rationnelles, utilisant les divers paravents scientifiques, ne sont rien moins qu'émotionnelles. Ce qui est bien curieux, car cette émotionnalité est proche de celle du peuple. Mais là, stigmatisation de « populisme » aidant, elle sera taxée de « complotisme » !

Ces mêmes réactions, politiciennes, « scientifiques », journalistiques, ne veulent, en rien, reconnaître la distinction, proposée par Max Weber entre « le savant et le politique ». Distinction conduisant comme nous le rappelait à loisir un de mes maîtres, Julien Freund, à une stricte « neutralité axiologique ». Chemin de pensée se contentant de constater ce qui est et non ce qui « devrait être », ce qui pourrait être ou ce que l'on aimerait qui soit, etc. C'est cela la « pertinence » propre à la démarche universitaire, éclairant ceux qui en fonction de légitimes engagements politiques et sociaux veulent et peuvent s'en servir.

Mais, là encore, l'ambiance émotionnelle du moment est loin de favoriser la pensée et l'action sereines. Et tout comme le politique, le journaliste ou l'expert se parant des cautions supposées scientifiques, nombreux sont les supposés chercheurs qui sont « engagés », militant pour des causes qui, toutes légitimes qu'elles soient, n'ont rien à voir avec la démarche intellectuelle. Celle-ci se contentant des « jugements de fait » n'ayant rien à voir avec les « jugements de valeur » propres à la morale.

Mais pour éviter le moralisme propre à l'oligarchie médiatico-politique, il convient d'éviter la confusion des mots : « Mal nommer les choses contribue au malheur du monde » (Albert Camus). Il est, on ne peut plus, urgent de réveiller le sens des mots.

D'où la nécessité de rappeler que la *morale n'est rien moins qu'éthique, et que le drame n'a rien à voir avec le tragique.*

La modernité est essentiellement dramatique, le drame (*drao* en grec) consistant à trouver une solution, une résolution. Le cerveau reptilien des élites modernes s'emploie à rechercher une société parfaite à venir. Karl Marx l'a énoncé ainsi : « Chaque société se pose les problèmes qu'elle peut résoudre ». Et la dialectique en est l'instrument de choix. Dans la « marxisation » contemporaine des esprits, censément éclairés, le concept hégélien de « dépassement » (*Aufhebung*) est le b.a.-ba de toute analyse.

C'est en fonction de ce dépassement « dramatique » que la technocratie édicte des normes, des règles et des lois supposées intangibles assurant les fondations du moralisme ambiant. C'est cela la « violence totalitaire » d'un État surplombant qui, grâce à un « service public » ayant, de fait, mis le public à son service, s'emploie à créer ce « meilleur des mondes » où la soumission à la tyrannie sanitaire préfigure la dictature d'une aliénation « soft », celle d'un esclavage consenti.

Esclavage dont le fondement essentiel est la promesse d'un bonheur assuré. N'est-ce point cela que prophétisait le sympathique Saint Just (le bien nommé !) qui se servait de la « Terreur » et de la guillotine, pour promouvoir l'avènement du



bonheur, « cette idée neuve en Europe ». Et ce parce que l'on peut, dans une humanité régénérée, dépasser le mal, la dysfonction, la maladie, voire la mort.

Bon résumé, quelque peu caricatural, du mythe du progrès initié par la philosophie des Lumières. C'est de cela que témoigne le transhumanisme qui en est l'héritier direct. C'est cela qui sert de fondement au bien-être matérialiste, quantitatif, mécaniciste, caractérisant une époque moderne en agonie.

Tout autre est le fondement de ce que fut la prémodernité, et de ce qu'est la postmodernité. Il s'agit d'accepter, puis de s'ajuster et de s'accommoder à la finitude humaine. C'est la *nécessité (anankè)*, stoïcisme oblige, rappelant qu'il convient de s'accorder, tant bien que mal, à ce qui est. Resurgissement du « sentiment tragique de l'existence » (Miguel de Unamuno). Il s'agit là d'une sensibilité populaire, voire d'un instinct ancestral venu du fond des âges, rappelant qu'au-delà ou en deçà des «droits», il y a des *obligations* nous rendant dépendant de la nature-mère, de la communauté, en bref d'une transcendance outrepassant l'égoïsme égotiste caractérisant l'individualisme moderne. Ce que rappelle la nécessité, c'est que le tragique est aporique, c'est-à-dire sans solution a priori.

Gilbert Durand parlait, à l'opposé de la dialectique, d'une logique « contradictoire ». Le contraire : mal, dysfonctions, mort... ne peut être dépassé. Il faut, comme le rappelle la sagesse populaire, « faire avec ». Le catholicisme traditionnel rappelait cela. Le culte marial de « Notre-Dame de la bonne mort » (église Saint-Porchaire à Poitiers) ou celui de « Notre-Dame du bien mourir » (Abbaye de Fongombault), ou le quatrième mystère Glorieux du Rosaire, celui de l'Assomption de la Vierge Marie, en témoignent.

Ainsi, parmi bien d'autres caractéristiques essentielles, l'analyse propre à la postmodernité constate-t-elle avec lucidité le renouveau de la notion de limite. La frontière, le territoire, le terroir, etc., redeviennent d'actualité. Comme je l'ai, à de multiples reprises, indiqué, le *lieu fait lien*. Pour reprendre une dialogie du philosophe Georg Simmel, le « Pont et la Porte ». Si le pont a caractérisé la modernité, le désir de la porte retrouve une force et une vigueur indéniable. Un oxymore peut résumer cela : « l'enracinement dynamique ! ».

S'accommoder de la finitude ou s'accorder à elle, voilà bien ce que la paranoïa des Lumières s'est employée, avec constance, à refuser. Refus du clair-obscur qu'est toute existence, individualiste ou collective. Refus de l'ombre faisant de chaque homme un dangereux « zombie », un mort vivant capable, dès lors, des pires violences sanglantes. Refus de l'ombre suscitant des tribus de « zombies » se repaissant de carnages on ne peut plus sanguinaires. Et ce au nom d'un fanatisme religieux au plus haut point débridé.

Il s'agit là d'un paradoxe que j'ai rappelé, avec force (*La Nostalgie du sacré*, 2020). C'est le rouleau compresseur du rationalisme qui, en désenchantant le monde, a pu susciter les regains pervers (*per via*, prenant des voies détournées) d'un tel fanatisme. La pensée libre apprend à s'accorder tant bien que mal à ce qui est. Par exemple, s'ajuster à l'agressivité structurelle de la nature humaine, ou encore, dans la crainte et le tremblement, savoir vivre une violence maîtrisée ou ritualisée. En ce sens, la métaphore de l'ombre a pour fonction de rendre attentif au fait que c'est en



sachant intégrer l'élément non-rationnel, et à bien des égards émotionnel, que l'on arrive à une société équilibrée. Pour reprendre, ici, une remarque de Martin Heidegger : accepter l'animalité permet d'éviter la bestialité. Et c'est quand on refuse une telle dialogie que les agressions multiples et diverses peuvent se multiplier et de nos jours, l'actualité n'est pas avare d'exemples en ce sens.

En effet, au-delà du « divertissement » politicien ou de celui, ce qui revient au même, propre à la « médiocrité de la médiocratie », dont les discours se situent toujours à la surface de l'être-social, à l'encontre de tout cela, il faut rappeler, avec force, que l'humaine nature est structurellement complexe. Et qu'il est donc nécessaire d'accepter son entièreté, dans laquelle la vie et la mort, le bien et le mal sont, inextricablement, mêlés. Voilà ce qu'est l'« obligation » naturelle rappelant, au-delà de la « logique disjonctive » (ou... ou), propre à la modernité, qu'il existe une logique « conjonctive » (et... et) que la sagesse populaire, elle, n'a en pas oublié.

Voilà le constat qu'il faut, avec lucidité, faire. Et ce afin d'éclairer ceux dont c'est la fonction d'agir : les politiques en particulier ainsi que les « responsables » de tous poils. En reprenant une belle expression du cardinal Nicolas de Cues (*De la docte ignorance*) : la *coincidentia oppositorum*, la coïncidence des choses opposées, doit se faire en ayant le courage de rejeter, au cas par cas, ce qui ne peut pas, ne doit pas être intégré. Et ce afin d'aboutir à une harmonie conflictuelle, ou à un équilibre tensionnel.

On n'est plus, dès lors, dans la *morale* universaliste, propre à la modernité, dont la saturation est on ne peut plus évidente. L'*éthique* quant à elle, (*ethos* renvoyant aux manières d'être, au séjour partagé, aux habitudes communes, etc.) sait, d'un savoir incorporé, que, en ses diverses manifestations, la finitude est la conséquence logique de l'*obligation naturelle* qui nous constitue essentiellement.

L'éthique, elle accepte et contrôle la part d'ombre nous constituant. Je rappelle ici quelques titres de penseurs aigus, comme Ernst Bloch parlant de « l'instant obscur » ou Georges Bataille dissertant sur « la part maudite ». C'est en m'inspirant de ces auteurs que j'ai rappelé qu'il existe une « part du diable » avec laquelle nous avons à composer. L'éthique postmoderne en gestation consiste à reconnaître cette part d'ombre en rappelant, au-delà de la grande idéologie des Lumières, que c'est le clair-obscur qui est le propre même de toute existence individuelle ou collective.

C'est cela qui constitue l'idéal communautaire propre au « temps des tribus » en gestation. Voilà, également, en quoi la postmodernité est essentiellement tragique.

Crise sanitaire, crise de civilisation.

Au-delà de nos humeurs, craintes, convictions, réactions, consentement, toutes choses étant de l'ordre de l'opinion, il convient d'aller à l'essentiel. C'est-à-dire, qu'au-delà des apparences, ce que le poète nomme bellement « le clapotis des causes secondes », il faut revenir à l'être des choses. En deçà des « médiations », de ces *évidences* déversées *ad nauseam* par l'intelligentsia, revenir à ce qui est



immédiatement évident. Ce que la sagesse populaire a su formuler d'une manière lapidaire : ce qui crève les yeux.

En la matière, fin d'une Modernité, c'est-à-dire de « l'esprit du capitalisme » en bout de course. Saturation d'un ensemble de valeurs de plus en plus désuètes.

Rappelons-nous, ici, d'une des étymologies du terme crise : *krisis*, comme le jugement porté par ce qui est en train de naître sur ce qui est en train de mourir. Cela, on l'oublie trop souvent, en réduisant la crise à son aspect économique. Simple dysfonctionnement de ce que mon regretté ami, Jean Baudrillard, nommait « la société de consommation », que quelques ajustements d'ordre politique ne manqueraient pas de corriger pour le plus grand bien de tous.

C'est ainsi que l'on peut comprendre la « crise sanitaire » comme une modalité d'une crise sociétale en cours, d'un changement de paradigme bien plus profond.

En d'autres termes, la crise sanitaire comme expression visible d'une dégénérescence invisible. Dégénérescence d'une civilisation ayant fait son temps. Civilisation dont le paradigme n'est plus reconnu. La matrice de l'être-ensemble est devenue inféconde.

Le rationalisme à courte vue peut concéder qu'il s'agit là d'une allégorie quelque peu mystérieuse, voire mystique. Mais l'histoire ne manque pas d'exemples en ce sens. Il y en a même à foison. Je me contente de rappeler la grande peste corrélative de la fin de l'Empire romain. La fameuse peste « antonine » en 190, tout en causant des millions de morts marqua le début de la décadence romaine.

Et que dire de la « peste noire », appelée également « mort noire » qui, au XIV^e siècle, fut corollaire de la fin du Moyen Âge ? La Renaissance devait lui succéder. Ce que les historiens nomment *Black Death* exprime bien le deuil qu'il convenait de faire vis-à-vis d'un ensemble de valeurs n'étant plus en adéquation avec un nouvel esprit du temps en gestation.

Terminons-en avec la métaphore. Mais voilà fort longtemps qu'avec quelques autres, tout en subissant les foudres d'une intelligentsia apeurée, je pointe, souligne, analyse la décadence de la modernité. La fin d'un monde n'étant plus défendu que par des castes fières de leur supériorité illusoire continuant à seriner leurs fallacieuses élucubrations. Il s'agit là d'une « société officielle » de plus en plus déconnectée de la vie réelle. Et donc incapable de voir la dégénérescence intellectuelle, politique dont les symptômes sont de plus en plus évidents.

Dégénérescence de quoi, sinon du mythe progressiste ? Corrélativement à l'idéologie du service public, ce progressisme s'emploie à justifier la domination sur la nature, à négliger les lois primordiales de celle-ci et à construire un monde selon les seuls principes d'un rationalisme dont l'aspect morbide apparaît de plus en plus évident.

J'ai dit qu'il convenait de s'attacher à l'essentiel. Le point nodal de l'idéologie progressiste, c'est l'ambition, voire la prétention, de tout résoudre, de tout améliorer afin d'aboutir à une société parfaite et à un homme potentiellement immortel.

Qu'on le sache ou non, la dialectique, thèse, antithèse, synthèse est le mécanisme intellectuel dominant. C'est *stricto sensu*, une conception du monde « dramatique »,



c'est-à-dire reposant sur la capacité à trouver une solution, une résolution à ce qui peut faire obstacle à la perfection à venir.

C'est bien cette conception dramatique, donc optimiste qui est en train de s'achever. Et, dans le balancement inexorable des histoires humaines, c'est « le sentiment du tragique de la vie » qui tend à prévaloir à nouveau.

Plutôt que de vouloir dominer la nature, on s'accorde à elle. Selon l'adage populaire, « on ne commande bien la nature qu'en lui obéissant ». La mort, dès lors, n'est plus ce que l'on pourra dépasser. Mais ce avec quoi il convient de s'accorder.

Voilà ce que rappelle, en majeur, la « crise sanitaire ». La mort pandémique est le symbole de la fin de l'optimisme propre au progressisme moderne. On peut le considérer comme une expression du mystique pressentiment que la fin d'une civilisation peut être une délivrance et, en son sens fort, l'indice d'une renaissance. « Index », ce qui pointe la continuité d'un vitalisme essentiel !

La mort possible, menace vécue quotidiennement, réalité que l'on ne peut pas nier, que l'on ne peut plus dénier, la mort qu'inexorablement l'on est obligé de comptabiliser, cette mort, omniprésente, rappelle dans sa concrétude que c'est un ordre des choses qui est en train de s'achever.

Ce qui est concret, je le rappelle – *cum crescere* –, c'est ce qui « croît avec », avec un réel irréfragable. Et ce réel, c'est peut-être ? réellement ? la mort de cet « ordre des choses » ayant constitué le monde moderne !

Mort de l'économicisme dominant, de cette prévalence de l'infrastructure économique d'origine marxiste, cause et effet d'un matérialisme à courte vue. Outre la « société de consommation », Jean Baudrillard a fort bien montré en quoi toute la vie sociale n'était qu'un « miroir de la production ». Ce qui est la réduction d'un être-ensemble essentiel à un « étant » on ne peut plus abstrait, uniquement préoccupé par le matériel que l'on ne maîtrise plus. On ne possède plus les objets, l'on est possédé par eux !

Mort d'une conception purement individualiste de l'existence. Certes, les élites déphasées continuent à émettre des poncifs du type « compte tenu de l'individualisme contemporain », et autres sornettes de la même eau. Mais l'angoisse de la finitude, finitude dont on ne peut plus cacher la réalité, incite, tout au contraire, à rechercher l'entraide, le partage, l'échange, le bénévolat et autres valeurs du même acabit que le matérialisme moderne avait cru dépasser.

Même « confinés » dans leur appartement, il est intéressant de noter que les chants patriotiques ou celui du répertoire populaire, ont été repris en chœur. Et ce afin de conjurer, collectivement, l'angoisse propre au sentiment de finitude et, ainsi, d'exprimer la solidarité devant la mort.

Encore plus flagrant, la crise sanitaire signe la mort de la mondialisation, valeur dominante d'une élite qui, toutes tendances confondues, reste obnubilée par un marché sans limite, sans frontière où, là encore, l'objet prévaut sur le sujet, le matériel sur le spirituel.

Cette mondialisation à outrance est, c'est difficile à le reconnaître, l'héritage de l'universalisme propre à la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle. Et la saturation d'un tel état de choses va valoriser le localisme. Ce que l'École de Palo Alto, en



Californie, a nommé avec justesse, la « proxémie ». C'est-à-dire l'interaction existant entre l'environnement naturel et l'environnement social. Ce que j'ai appelé « Écosophie », sagesse de la maison commune, ou, en termes plus familiers, reconnaître que « le lieu fait lien ». Toutes choses rappelant qu'à l'encontre du leitmotiv marxiste – « l'air de la ville rend libre » – formule archétype du déracinement, la glèbe natale retrouve une force et vigueur indéniables.

Enracinement dynamique rappelant que, comme toute plante, la plante humaine a besoin de racines pour pouvoir croître avec force, justesse et beauté ! Ainsi, face à la mort on ne peut plus présente, est rappelée la nécessité de la solidarité propre à un « idéal communautaire » que certains continuent à stigmatiser en le taxant, sottement, de communautarisme.

Certains ? Qui sont-ils ? Tout simplement ceux qui ayant le pouvoir de dire et de faire, continuent à défendre bec et ongles l'économicisme, l'individualisme, le mondialisme, le matérialisme dont il a été question.

La consanguinité des élites est chose évidente. Leur endogamie est chose mortifère. Cet entre-soi est, on ne peut plus manifeste dans les poncifs moraux dont les oligarques se gargarisent. Lieux communs cachant mal leur culte atavique de l'argent, leur orthodoxie économiciste et leur célébration d'une échelle de valeurs de fait dépassée. Tout ceci à coups d'incantations : démocratie, valeurs républicaines, laïcité, progressisme, etc.

Tout cela s'exprimant dans des formules alambiquées où les esprits aigus et le bon sens populaire repèrent aisément les amphibologies et les cercles vicieux. Formules stéréotypées ne traduisant que l'essence de leurs pratiques et le fondement de leur désir profond, celui d'une « suradministration » leur assurant un pouvoir indépassable sur un peuple indécrottablement débile.

Ces élites ont oublié que commander c'est servir. Ce que traduit l'adage exprimant au mieux la cohésion sociale : *regnare servire est*. En bref, l'équilibre devant exister entre la *puissance* de l'instituant et le *pouvoir* de l'institué, c'est-à-dire des institutions économiques, politiques et sociales.

C'est parce qu'elles ne saisissent pas que la mort quotidienne, se rappelant à notre bon souvenir, signe inéluctablement la mort de la matérialiste civilisation moderne, qu'il va y avoir la « circulation des élites ».

Circulation qui, Internet aidant, prend acte de la mort de la verticalité du pouvoir au profit de l'horizontalité de la puissance sociétale. Je l'ai souvent rappelé, la postmodernité n'est rien d'autre que la *synergie de l'archaïque et du développement technologique*. Autre manière de dire le retour du partage, de l'échange, de la solidarité et autres valeurs premières, fondamentales, que la paranoïa des élites modernes avait crues, dialectique aidant, pouvoir « dépasser ».

La mort de la civilisation utilitariste où le lien social est à dominante *mécanique*, permet de repérer la réémergence d'une solidarité *organique*. Organicité que la pensée ésotérique nomme « synarchie ». Ce qu'avait également bien analysé Georges Dumézil en rappelant l'interaction et l'équilibre existant, à certains moments, entre les « trois fonctions sociales ».



La fonction spirituelle, fondant le politique, le militaire, le juridique et aboutissant à la solidarité sociétale. Ainsi, au-delà de la *suradministration* déconnectée du Réel, c'est bien un tel holisme que l'on voit resurgir de nos jours.

Mais la prise en compte d'une telle *synarchie organique* nécessite que l'on sache le dire avec les mots étant le plus en pertinence avec le temps. Il est amusant – il vaudrait mieux dire désolant – de lire sous la plus d'un éditorialiste bien en cour, que la situation est *dramatique* et quelques lignes plus loin parler de son aspect *tragique*.

La formule de Platon, toujours d'actualité : « La fraude aux mots », est le signe inéluctable d'une dégénérescence achevée. La conception « dramatique » est le propre d'une élite croyant trouver à tout une solution opportune. Le « tragique », bien au contraire, s'accorde à la mort. Il sait, d'un savoir incorporé, savoir propre à la sagesse populaire, vivre la mort de tous les jours.

Voilà en quoi la crise sanitaire porteuse de mort individuelle est l'indice d'une crise civilisationnelle, celle de la mort du paradigme progressiste ayant fait son temps. Peut-être est-ce cela qui fait que le tragique ambiant, vécu au quotidien, est loin d'être morose, conscient qu'il est d'une résurrection en cours. Celle où dans l'être-ensemble, dans l'être avec, dans le visible social, l'invisible spirituel occupera une place de choix.



SPARTACUS VERSUS MATAMORE.

27

Au-delà ou en deçà de la crise actuelle qui, comme on vient de l'indiquer, n'est rien moins que sanitaire, mais essentiellement civilisationnelle, commence à poindre chez la Caste au pouvoir une indéniable crainte de lendemains qui, à coup sûr, ne chanteront pas. Bien entendu, elle en dénonce l'aspect « populiste ». Il n'en reste pas moins que des appels à se soulever, des rendez-vous fixés pour des insurrections à venir se diffusent sur les réseaux sociaux. Révoltes à opérer dès la fin du confinement. Le calendrier n'est, certes, pas certain et pour le dire familièrement, on ne peut pas « touiller dans les marmites de l'histoire ». Mais ce qui est sûr c'est qu'une « ère des soulèvements » est en gestation.

C'est, régulièrement, que survient ce que l'on peut appeler le « syndrome de Spartacus ». Cet esclave Thrace qui, en compagnie de quelques « Gaulois réfractaires », fit ce que les historiens nomment, benoîtement une « guerre servile ». Et ce pour désigner une rébellion contre un pouvoir ayant perdu, peu à peu, l'austère paternalisme des patriciens romains et ne considérant la plèbe et, a fortiori, les esclaves que comme des gueux exploitables et corvéables à merci.

Il existe de multiples exemples de ces soulèvements « serviles ». Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre qu'ils se manifestent quand le peuple ne se reconnaît plus dans les élites au pouvoir. Dès lors, le désaccord entre la « puissance » populaire et le « pouvoir » institutionnel devient flagrant et l'insurrection est inéluctable.

La notion de peuple n'étant en rien uniforme, les historiens analysant ces soulèvements font, à juste titre, ressortir leurs différences. Mais ce qui leur est

commun, c'est que le pouvoir institué, quelle que soit sa nature, n'est plus reconnu comme « audible » et, donc, représentatif du peuple. Souvenons-nous ici de la pertinente analyse de l'ethnologue Pierre Clastres concernant les Indiens Guayakis d'Amérique latine. Chaque matin, au centre de la place commune, le chef parle. Il dit et redit le mythe fondamental, le rêve fondateur de la tribu. Et c'est ce discours issu de l'imaginaire collectif qui assure l'unité de la communauté et permet que chaque membre de celle-ci puisse, légitimement, vaquer à ses occupations et ainsi assurer sa perdurance.

En extrapolant le propos, on peut dire que le soulèvement, l'insurrection, la rébellion, etc., surviennent quand le « discours officiel » n'est plus ressenti comme légitime. Je dis bien ressenti car il ne s'agit pas d'une conception théorique, mais bien du sentiment diffus que le mensonge officiel s'est généralisé. Et dès lors, pour traduire cela familièrement, « on ne me la fait plus ».

Pour reprendre une expression forte quoiqu'actuellement non politiquement correcte, de Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans *L'Anti-Œdipe*, on n'accepte plus de « se faire enculer par le socius ». En bref, la « domination sodomique » ne fait plus recette. On a pu, un temps, masquer celle-ci sous de grandes maximes vides de sens. Mais, à certains moments, « trop, c'est trop ». Le mensonge permanent est débusqué pour ce qu'il est, une imposture qu'il convient de faire cesser.

On se souvient de la remarque bien connue de Platon dans *La République* : « C'est donc à ceux qui gouvernent la cité, si vraiment on veut l'accorder à certains, que revient la possibilité de mentir ». Le « si » est d'importance. D'autant que le philosophe fait une distinction intéressante entre le « mensonge par ignorance » – on ne peut pas tout savoir – et « le mensonge en paroles », que le menteur professe consciemment (*République* II, 282, a).

Or c'est bien la conjonction de ces deux mensonges qui caractérise, de nos jours, la parole publique. Et il n'y a donc pas lieu de s'étonner que celle-ci soit, avec constance et certainement durablement, suspectée voire méprisée et devienne ainsi, totalement, inaudible.

Cette parole publique est le fait de ce que Jean-Jacques Rousseau nommait des « empressés fainéants ». Ils parlent et ne font rien. Le Rien étant leur valeur absolue. Chez ceux-ci « on apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler toutes les prémisses de vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour » (*La nouvelle Héloïse*, seconde partie, lettre XIV).

Ce mensonge généralisé de la Caste au pouvoir est le fruit d'un amateurisme de plus en plus évident. Amateurisme se cachant derrière une arrogance sans nom et une suffisance de plus en plus évidente. Ce qui est d'autant plus amusant, c'est que la technostructure en place, soutenue par des journalistes aux ordres et par des experts avides de reconnaissance, profère ce mensonge au nom d'un moralisme affiché *urbi et orbi*.

Il est toujours intéressant pour bien apprécier un phénomène d'en repérer la « caricature ». Celle-ci, ne l'oublions pas, a pour fonction de charger le trait afin de bien faire ressortir ce qui sans cela ne serait pas perceptible. C'est le rôle que l'on



peut accorder à l'actuel locataire de l'Élysée. Il cristallise les diverses tares de la « théâtrocratie » politique.

Avec les qualités du bon théâtréux qu'il fut dans sa jeunesse, il continue à jouer des rôles et, pour ce faire, se pare de divers masques (*persona*) qu'il peut changer à loisir.

Ainsi, outre ses déguisements divers lui allant comme un gant – aviateur, soldat, infirmier etc., – le dernier en date est celui du responsable reconnaissant avec humilité quelques erreurs dans la gestion de la crise en cours.

Cette « humilité » fut soulignée par nombre de « bulletins paroissiaux » se prénommant presse de « référence ». Et leurs journalistes passant, inlassablement, leur brosse à reluire sur un président qui représente, on ne peut mieux, l'idéologie moraliste propre à la bien-pensance.

Tous les poncifs tenant le haut du pavé y étaient égrenés, jusqu'à plus soif. Le progressisme, le développementalisme, l'économicisme, sans oublier, bien entendu, le républicanisme. Le tout avec l'approbation de « scientifiques » (bien connus ? reconnus ?) ressemblant plus à des personnages de Cour qu'à d'authentiques « trouveurs ».

La vraie humilité, c'est reconnaître *l'humus* dans *l'humain*. C'est-à-dire les passions, les affects, les sentiments sans oublier les rêves et les mythes constituant ce qu'est, en son fond, l'idéal communautaire bien compris. Une telle humilité ne doit pas être sur-jouée. On ne peut pas la mimer d'une manière hypocrite. Hypocrisie dont le bon sens populaire débusque, sans coup férir le charlatanisme.

Il y a dans la théâtralisation du politique, dénominateur commun de la Caste au pouvoir, mais qui est exacerbée dans la fonction suprême, un côté enfantin. Peut-être faudrait-il dire infantile. On se souvient de la parole biblique : « Malheur à toi pays dont le roi est un gamin » (L'Écclésiaste 10, 16). Très précisément en ce qu'il ne sait pas dominer ses pulsions¹. Ainsi, quand il organisait, dans ce palais national qu'est l'Élysée, une fête de la musique sous une forme on ne peut plus décadente. Ou encore lors d'une visite à Saint-Martin, cet « enfant roi » ébloui par la beauté sculpturale d'un jeune « black » en goguette !

Quand il n'est pas théâtréux, un vrai politique sait justement dominer ses pulsions ou à tout le moins les réserver à sa vie privée.

Au lieu de cela, l'on habille ses lubies ou caprices d'enfant, de mots censément savants puisque empruntés aux fameux « scientifiques » conseillant le pouvoir. Pour citer Shakespeare : *Words, words, words !* Que des mots soulignant un savoir superficiel et pas du tout véritablement assimilé.

Ces mots répétés sempiternellement sont là pour permettre de jouer le rôle du philosophe-président. Pseudo-philosophe. Un stage « d'assistant éditorial » pour relire les épreuves d'un vrai philosophe ne permet pas à un quidam quelconque d'utiliser le masque de l'intellectuel.

Mots vides de sens, font du chef de la Caste, le lointain héritier du pauvre Paul Deschanel dont la conception de la politique fut essentiellement oratoire. Il concevait



¹ À cet égard, voir dans mon livre *Être postmoderne* (Paris, Éd. du Cerf, 2018), la postface d'H. STROHL : « Emmanuel Macron, icône ou fake de la postmodernité ? ».

ses discours comme autant d'actes, puisque le verbe était censé guider son action. On se souvient comment se termina un tel somnambulisme verbal !

Enfin, dernier déguisement, mais on peut être assuré qu'il y en aura d'autres, celui emprunté à la *Comedia dell'arte*, le courageux Matamore. Du « que l'on vienne me chercher », de l'affaire Benalla, au « J'assume » (les actions entreprises depuis le début de la crise sanitaire) dans un entretien au *Financial Time*, voilà comment se valorise le chef de la guerre en cours !

Mais plutôt que d'affronter concrètement les vrais problèmes, le Matamore, au nom du progressisme, aidé par sa cour ministérielle, fait de la diversion en faisant voter des lois soi-disant « sociétales ». Encore un caprice d'enfant qui entend défier les lois de la nature. Oubliant en cela l'antique tradition humaine, pour laquelle les sages lois sociales ne doivent, en rien, abroger celles de la nature.

Voilà autant d'abstractions propres à celui qu'en Occitanie on appelle familièrement un *baratinair*e, un baratineur. Abstractions qui, immanquablement, vont conforter les soulèvements populaires. La confiance, c'est-à-dire la foi partagée (*fides*) est le seul ciment durable pour toute vie sociale. Quand la méfiance, issue d'un mensonge débusqué l'emporte, le grondement de la révolte s'exacerbe de plus en plus, c'est en ce sens que l'ombre de Spartacus est en train de s'étendre sur toute la société !



L'ère des soulèvements populaires.

Le familier des promenades en montagne ne manque pas de remarquer que les beaux lacs ponctuant les hautes vallées alpines sont on ne peut plus calmes en leur surface. Mais leurs bas-fonds sont animés par de constants grouillements. De temps à autre ces derniers apparaissent à l'extérieur sous forme de bulles géantes troublant la quiétude du lac. Bulles aussi soudaines qu'éphémères. Disparaissant, en effet, pour renaître plus tard quand le grouillement intérieur se fait à nouveau trop pressant !

Voilà une image qui permet de comprendre les soulèvements qui, actuellement, troublent la vie de nos sociétés. Il s'agit bien, en effet, de bulles explosives, appelées à se renouveler, en ce qu'elles expriment le grouillement, à la fois profond et violent, animant une *société officieuse* ne se sentant plus du tout « représentée » par la *société officielle* ayant le pouvoir institutionnel. D'où l'ambiance insurrectionnelle caractéristique de toute fin d'époque.

Dans notre progressisme natif nous avons du mal à accepter que les époques se suivent et ne se ressemblent pas. Des esprits aigus ont pu noter, à juste titre, la « fin de l'ère des révolutions » (E. Hobsbawm). Si nous savons voir, avec lucidité, l'architecture des sociétés contemporaines, nous pouvons dire, avec assurance, que nous assistons à la naissance de l'ère des soulèvements populaires.

La multiplication de ces soulèvements – le mouvement des Gilets jaunes en fut une illustration emblématique – ne manque pas de mettre en exergue, au-delà d'un prétendu individualisme, le développement d'un « nous communautaire ». « Nous »

soulignant, par ses révoltes ou son abstention, l'implosion d'une « société programmée » par une suradministration technocratique. Société programmée par un pouvoir surplombant de plus en plus factice et contesté.

D'antique mémoire, on voit resurgir régulièrement, ce qui fut à Rome la *secessio plebis*. Le peuple ne se reconnaissant plus dans le Sénat se retira sur l'Aventin. Il fit sécession. C'est ainsi que l'on peut comprendre le mouvement des « Gilets jaunes » en France. Mais, afin d'élargir le problème, reconnaissons que c'est en de nombreux pays que l'on peut constater le désaccord profond existant entre les politiques et le peuple.

Et ce parce que ce peuple ne supporte plus le mensonge propre au discours officiel. Mensonge se masquant derrière les éternels rabâchages de la bien-pensance. Mensonge se revêtant de l'habit du moraliste propre à ce que Hegel nomme, justement, les « belles âmes ». Mensonge de ces « experts », journalistes et politiques, toutes tendances confondues, dont le dénominateur commun est le psittacisme. Ce sont, en effet, des perroquets, répétant à longueur de temps et d'antenne les mêmes lieux communs d'une affligeante et prétentieuse banalité ! Diafoirus est bien vivant.

C'est cela qui est la cause et l'effet du conformisme logique faisant qu'il existe une « pensée admissible », celle des pouvoirs établis, totalement étrangère à la réalité de la vie courante. Ce qui engendre un aveuglement dont on n'a pas encore mesuré tous les effets.

C'est cet aveuglement qui est la cause et l'effet d'un entre-soi médiatiquement politique aux effets on ne peut plus pervers. Aveuglement qui suscite un mépris virulent vis-à-vis des peuples en révolte. Peuples dont les réactions sont qualifiées d'une manière on ne peut plus erronée de « populistes ». L'entre-soi, caractéristique essentielle de cette élite est la négation même de l'idée de représentation sur laquelle, ne l'oublions pas, s'est fondé l'idéal démocratique moderne.

N'est-ce pas l'automimétisme de l'entre-soi qui caractérise les diverses et (trop) nombreuses déclarations publiques que propose le pouvoir politique ? Celles à propos de la crise sanitaire en cours sont, particulièrement, éclairantes ! Automimétisme que l'on retrouve, également, dans les ébats indécents, quasiment pornographiques dans lesquels ce pouvoir se donne en spectacle. On est en pleine « théâtrocratie ». Spécificité des périodes de décadence. Moment où l'authentique démocratie, la puissance du peuple est totalement occultée.

Automimétisme de l'entre-soi ou auto-représentation voilà ce qui est la négation ou la dénégation du processus de représentation. Voilà ce qui en appelle à une transfiguration du politique. On ne représente plus rien sinon, à courte vue, soi-même. Une Caste on ne peut plus isolée qui en ses diverses modulations – politique, journalistique, intellectuelle – est surtout identique à elle-même et fidèle à son idéal « avant-gardiste » qui consiste, verticalité oblige, à penser et à agir pour un soi-disant bien du peuple.

Cette orgueilleuse verticalité s'enracine dans un fantasme toujours et à nouveau actuel : « Le peuple ignore ce qu'il veut, seul le Prince le sait » (Hegel). Le « Prince » peut revêtir bien des formes, de nos jours – celle d'une intelligentsia qui, d'une



manière prétentieuse, entend construire le bien commun en fonction d'une raison abstraite et quelque peu totalitaire, raison morbide on ne peut plus étrangère à la vie courante.

À l'opposé de la prétention au savoir absolu de ce rationalisme morbide, rationalisme purement instrumental, les soulèvements contemporains ne font qu'exprimer, en majeur, la sagesse populaire, véritable conservatoire des « us et coutumes ». Sagesse de la tradition. Sagesse de la vertu, en son sens fort : *virtu*, servant de ciment, c'est cela l'authentique éthique (*ethos*) à tout être-ensemble fondamental.

Ceux qui ont le pouvoir vitupèrent à loisir les violences ponctuant les soulèvements populaires, soulignant bien la saturation vis-à-vis du politique, de la politique, des politiques. Mais la vraie « violence totalitaire » n'est-elle pas celle de cette *bureaucratie céleste* qui d'une manière abstraite édicte mesures économiques, consignes sociales et autres incantations de la même eau en une série de « discours appris » n'étant plus en prise avec le réel propre à la socialité quotidienne ?

Ceux-là mêmes qui voyaient, en parlant des Gilets jaunes, une « vermine paradant chaque samedi », ceux-là peuvent-ils comprendre la musique profonde à l'œuvre dans la sagesse populaire ? Certainement pas. Ce sont, tout simplement, des pleureuses pressentant, confusément, qu'un monde s'achève. Ce sont des notables étant dans l'incapacité de comprendre la fin du monde qui est le leur. Et pourtant, cette Caste s'éteint inexorablement. Extinction qui est fréquente dans les histoires humaines.

Écoutons, à cet égard, la judicieuse remarque de Chateaubriand. « L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités; sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier ».

On ne saurait mieux dire la « faillite des élites » contemporaines : n'étant plus en phase avec la réalité sociale de base, car elles privilégient leurs droits au mépris de leurs devoirs. Le « tous pourris » de la conversation du Café du Commerce ne faisant que vitupérer la cupidité de cette élite en déshérence, préoccupée, essentiellement, de postes aguichants, de salaires confortables, de places acquises sur les fameux « plateaux » télévisuels.

Le bienfait des soulèvements, des insurrections, des révoltes, c'est de rappeler, avec force, qu'à certains moments *l'ubris*, l'orgueil des *sachants* ne fait plus recette. Par-là se manifeste l'importance de ce qui n'est pas apparent. Manifestation de l'indicible et de l'invisible. Le « Roi clandestin » (Georg Simmel) de l'époque retrouve alors une force et une vigueur que l'on ne peut plus nier.

L'effervescence sociétale, bruyamment (manifestations) ou en silence (abstention) est une manière de dire qu'il est insupportable de continuer à entendre ces « étourdis-instruits », ayant le monopole légitime de la parole officielle, pousser des cris d'orfraie au moindre mot, à la moindre attitude qui dépasse leur *savoir appris*.

Ils ne comprennent pas que ce qui fait une nation, c'est le partage d'une âme commune, que l'on existe en fonction et grâce à un principe spirituel. Toutes choses échappant aux Jacobins dogmatiques qui, en fonction d'une conception abstraite du



peuple, ne comprennent en rien ce qu'est un peuple réel, un peuple vivant, un peuple concret. C'est-à-dire un peuple sachant que le lieu est un lien.

Le lieu fait lien. C'est ce localisme qui est le cœur battant, animant en profondeur, les vrais débats, ceux faisant l'objet de rassemblements, ponctuant les manifestations ou les regroupements ayant eu lieu, en leur temps, sur les « ronds-points ». Mais que l'on retrouvera, également dans les « balcons ». Lieux symboliques, par exemple en France où l'on frappe des mains ensemble pour célébrer le courage des « soignants » exposés en ce moment d'épidémie, parfois trop du fait de l'imprévoyance des gestionnaires de l'hôpital. En Italie, balcons où l'on chante des chants patriotiques ou populaires pour conforter le sentiment d'être-ensemble. Au Brésil où l'on s'emploie à conspuer, casseroles aidant, un Président méprisé.

Au-delà de l'obsession spécifique de la politique moderne, le projet lointain fondé sur une philosophie de l'Histoire assurée d'elle-même, ces rassemblements et ces « célébrations » collectives mettent l'accent sur le lieu que l'on partage, sur les us et coutumes qui nous sont communs.

C'est cela le localisme, une spatialisation du temps en espace. Être-ensemble pour être-ensemble sans finalité ni emploi. D'où l'importance des affects, des émotions partagées, des vibrations communes. En bref, l'émotionnel.

Cet « émotionnel » s'exprime bien dans cette remarque de Gustave Le Bon, grand connaisseur de la « psychologie des foules », on ne peut plus d'actualité. « Passer de la barbarie à la civilisation en poursuivant un rêve, puis décliner et mourir dès que ce rêve a perdu sa force, tel est le cycle de la vie d'un peuple. » Je considère que les soulèvements actuels traduisent le désir, confus, diffus, certainement inconscient, la recherche, ou la régénération de ce rêve fondamental et structurel.

On est, dès lors, dans la « métapolitique » (Joseph de Maistre). Une métapolitique faisant fond, comme je l'ai indiqué, sur les affects partagés, sur les instincts premiers, sur une *puissance* étant au-delà ou en deçà du *pouvoir* et qui parfois refait surface. Et ce d'une manière irrésistible. Comme une impulsion quelque peu erratique, ce qui n'est pas sans inquiéter ceux qui parmi les observateurs sociaux restent obnubilés par la philosophie des Lumières ou par les théories de l'émancipation, d'obédience socialisante ou marxisante propres au XIX^e siècle et largement répandues d'une manière plus ou moins consciente chez tous les « instruits » des pouvoirs et des savoirs établis.

La fin d'UN monde, celui de la modernité, permet d'accéder à un autre monde. Mais pour cela il convient de faire un « travail de deuil » conduisant à l'acceptation de ce qui émerge. En bref, la Renaissance induite par et dans les soulèvements populaires, soulèvements diffus, cette véritable « renaissance » ne peut se comprendre que si on se souvient de l'antique formule alchimique : *ordo ab chaos*. À quoi on peut rajouter : *ordo ab origine*. Pas en amont vers la Tradition.

Oui, contre ce progressisme tout à la fois benêt et destructeur, on voit renaître les « instincts ancestraux » tendant à privilégier la progressivité de la tradition. La philosophie progressive, c'est *l'enracinement dynamique*. La tradition, ce sont les racines d'hier, toujours porteuses de vitalité. L'authentique intelligence « progressive »,



spécificité de la sagesse populaire, c'est cela même comprenant que l'avenir est un présent offert par le passé.

C'est cette conjonction propre à la triade temporelle (passé, présent, avenir) que ces « montreurs de marionnettes » que sont les politiques obnubilés par la « théatrocration » sont incapables de comprendre. La vanité creuse de leur savoir technocratique fait que les mots qu'ils emploient, les faux débats et les vrais spectacles dont ils sont les acteurs attirés sont devenus de simples mécanismes langagiers, voire des incantations qui dissèquent et réglementent, mais qui n'apparaissent au plus grand nombre que comme de futiles divertissements. Les révoltes des peuples tentent de sortir de la grisaille des mots vides de sens, de ces coquilles creuses et inintelligibles. En rappelant les formes élémentaires de la solidarité, le phénomène multiforme des soulèvements est une tentative de réaménager le monde spirituel qu'est tout être-ensemble. Et ce à partir d'une souveraineté populaire n'entendant plus être dépossédée de ses droits.

Les révoltes des peuples rappellent que ne vaut que ce qui est raciné dans une tradition qui, sur la longue durée, sert de nappe phréatique à toute vie en société. Ces révoltes actualisent l'instinct ancestral de la *puissance instituante*, qui, de temps en temps, se rappelle au bon souvenir du *pouvoir institué*.

Voilà ce qui en son sens fort constitue le génie du peuple.

Mais voilà, à l'encontre de l'a-priorisme des sachants, a-priorisme dogmatique qui est le fourrier de tous les totalitarismes, ce génie s'exprime maladroitement, parfois même d'une manière incohérente en se laissant dominer par les passions violentes. L'effervescence fort souvent bégaie.

Et comme le rappelle Ernest Renan : « Ce sont les bégaiements des gens du peuple qui sont devenus la deuxième bible du genre humain. » Remarque judicieuse, soulignant qu'à l'encontre du rationalisme morbide, à l'encontre de « l'esprit appris » des instruits, le bon sens prend toujours sa source dans l'intuition. Celle-ci est une vision de l'intérieur. L'intuition est une connaissance *immédiate*, n'ayant que faire des médias. C'est-à-dire n'ayant que faire de la médiation propre aux interprétations des divers observateurs ou commentateurs sociaux.

C'est cette vision de l'intérieur qui permet de reconnaître ce qui est vrai, ce qui est bon dans ce qui est. Et qui du coup, n'accorde plus créance au moralisme reposant sur la rigide logique du « devoir-être ».

C'est ainsi que le bon-sens intuitif saisit le réel à partir de l'expérience, à partir du corps social, qui dès lors, n'est plus une simple métaphore, mais une incontournable évidence. Et ce au-delà des lieux communs de la bien-pensance, la sympathie ou l'empathie spirituelles redeviennent l'élément essentiel de toute vie en société.

Cette puissance sociétale ne va pas sans une certaine rudesse. Mais n'en est-il pas ainsi chaque fois qu'une mutation de fond se produit ? Et il est lassant d'entendre toutes les « belles âmes » tenant le haut du pavé médiatique, s'insurger en chœur, chœur des vierges effarouchées, contre la violence, injustifiable bien sûr, de ces soulèvements.

Ont-ils oublié ce que ne manqua pas de souligner, à diverses reprises, Michel Bakounine : « *La volupté de la destruction est en même temps une volupté créatrice.* »



Car, à l'encontre d'une réalité quelque peu rachitique, à l'opposé d'un « principe de réalité » essentiellement économiciste, dont le « pouvoir d'achat » est l'alpha et l'oméga, le point nodal des soulèvements populaires est, structurellement, une perpétuelle « quête du Graal », c'est-à-dire une *recherche spirituelle*.

Voilà qui peut paraître quelque peu paradoxal. Faire référence à l'intelligence du cœur. *Horresco referens* ! Comment est-ce possible quand on ne conçoit l'intelligence que sous sa forme rationaliste. La caste technocratique, sous ses modulations intellectuelles (on dit maintenant « experts »), politiques, journalistiques, cette caste donc, est incapable de comprendre que le génie du peuple s'exprime mieux dans son souci spirituel que dans des préoccupations politiques.

Tout simplement parce que cette caste, en son rationalisme morbide, tout en se disant démocratique, n'est rien moins que démophile. Les sempiternelles incantations à propos des valeurs républicaines et de leurs fondements démocratiques cachent mal son « avant-gardisme » natif. Pour la caste, le peuple est sot, il faut l'éduquer et le conduire !

Cette pseudo-intelligentsia, on ne peut plus déphasée, en son idéologie progressiste ne peut pas saisir l'atmosphère mentale de l'époque. Ce que le philosophe Ortega y Gasset, nommait « l'impératif atmosphérique » du moment. C'est parce qu'elle ne sait pas s'adapter au changement de climat spirituel en cours que la caste subira le sort qui fut celui, en leur temps, des dinosaures : périr.

La Modernité pourrissante est à l'agonie. Ses représentants caducs ne peuvent même pas envisager que toute mutation, car c'est bien de cela dont il s'agit, comporte une dose de mystère.

Dans cette mutation et, contre les divers « sachants » s'arrogeant le monopole de la parole publique, s'exprime ce que dans la tradition thomiste, Joseph de Maistre nommait le « droit divin du peuple ». Souveraineté de la puissance naturelle qui, régulièrement, se rappelle au bon souvenir des pouvoirs établis. Ceux-ci n'étant que délégués et devant rendre des comptes au peuple qui en est le légitime détenteur. *Omnis auctoritas a populo*.

C'est cette autorité qui reprend force et vigueur. Elle rappelle que, telle une vraie royauté, l'opinion est reine d'un monde. Le peuple reprend la parole contre ceux qui, avec l'arrogance, la suffisance et la jactance que l'on sait l'ont monopolisée. Les divers commentateurs parlent, avec componction, pour ne rien dire. Et de cela on commence à se rendre compte. Componction des discours technocratiques de la Caste au pouvoir. Elle a une conception purement oratoire de la politique. Elle tient ses discours pour des actes ! Pour elle le discours est action.

Ce sont moins des réponses bien formatées qui sont attendues, que la capacité de savoir poser des questions. Ce que les soulèvements signifient c'est que n'est plus accepté un monde sans question et plein de réponses. Tout simplement parce que c'est à partir de l'insaisissable, ce qui est en devenir, ce qui est questionnant, que l'on peut saisir le saisissable. Celui de la vie Réelle.

Ne l'oublions pas. C'est quand on ne sait pas dire, avec justesse, ce qui est, c'est quand le moralisme, ce qui « devrait être », prend le dessus, que le peuple fait sécession.



L'enjeu n'est donc pas négligeable. Il faut trouver les mots, les moins faux possible, pour dire la « volupté créatrice » qui, plus ou moins maladroitement, est en gestation dans notre postmodernité naissante. Les lieux communs et diverses bienpensances ne suffisent plus, il faut avoir l'audace et le courage d'une pensée de haute mer. Là encore, entièreté de l'être, le courage n'est-il pas, tout à la fois, « le cœur et la rage » ?

La technocratie politiste est incapable de comprendre l'émergence d'une « ère du Nous ». « Nous » s'employant à créer un monde harmonieux, à partir du monde tel qu'il est, et non plus à partir de ce que des théories abstraites auraient aimé qu'il fût. Au-delà de ceux qui, avec une mentalité de maître d'école, continuent de faire la leçon, de ceux qui sont enfermés dans les étroites limites d'un savoir appris dans les grandes écoles, au-delà des lieux communs dogmatiques, la révolte gronde et elle continuera à gronder.

C'est dans les plateformes libertaires qu'il faut chercher la reviviscence de la vie. C'est dans la hardiesse de vues qui y est proposée que s'élabore en son sens fort une éthique nouvelle. *Ethos* étant tout simplement le ciment confortant la vie de toute société. Ce ciment consistant à conforter les cœurs et les esprits dans un être-ensemble où ce qui est primordial, c'est être-avec. Réalisation effective d'un « centre de l'union », préoccupation essentielle d'une dynamique sociétale digne de ce nom.

Voilà ce que l'on n'ose pas dire. Le climat est à l'effervescence. Les divers soulèvements, un peu partout de par le monde en sont l'expression on ne peut plus éloquente. Il s'agit d'un « impératif atmosphérique » auquel personne ne peut échapper. L'air du temps est à la révolte des masses. Et rien ni personne n'en sera indemne. Tout au plus faut-il savoir l'accompagner, savoir la dire, le plus justement possible afin qu'elle ne s'aigrisse pas en une forme perverse, immaîtrisable et sanguinaire à souhait !

Une mutation de fond, une crise civilisationnelle est en train de s'opérer sur les réseaux sociaux, les forums de discussion, les sites et autres plateformes du Netactivisme. C'est là qu'il faut suivre l'émergence de la socialité en cours de gestation. C'est cette presse alternative qui rend mieux compte des échanges, partages, entraides ayant fait des ronds-points un véritable Aventin postmoderne.

On est loin de la componction du discours officiel, celui de la caste dont le locataire de l'Élysée est le parfait représentant. Componction à laquelle s'appliquerait bien cette remarque de Jean-Jacques Rousseau : « Quel style ! qu'il est guindé ! que d'exclamations ! que d'apprêts ! quelle emphase pour ne dire que choses communes ! quels grands mots pour des petits raisonnements ! Rarement du sens, de la justesse ; jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, et des pensées qui rampent toujours ».

La fin d'un monde n'est pas la fin du monde.

Ainsi que je l'ai souvent signalé, il existe une différence essentielle existant entre le drame et le tragique. Cela est bien oublié, et l'on a tendance à employer l'un pour



l'autre. Il est des époques où le drame prévaut, les temps modernes sont du nombre. L'expression de cela, c'est le mythe du Progrès : tout problème a sa solution. Il y a une résolution pour tout.

Au contraire le tragique, c'est l'aporie, l'absence de solution : la fin d'un paradigme, l'inéluctabilité de la mort, l'acceptation de la finitude humaine. Voilà ce qui caractérise l'esprit du temps contemporain, celui de la « postmodernité ».

C'est ce sentiment tragique de l'existence que nous a fait vivre la crise sanitaire du Coronavirus, particulièrement depuis que le pays a été déclaré en état de guerre et le confinement instauré et réinstauré².

Les différentes décisions plus ou moins rationnelles, parfois un peu politiciennes, prises par les différents États ne sont plus ressenties comme la résolution possible de la crise, mais comme la fin d'une époque.

Les grands paradigmes du progressisme moderne, le matérialisme, l'économicisme, le déni de la mort et la croyance en un rallongement sans fin de la vie, l'individualisme sont saturés et la crise sanitaire est surtout, est avant tout, une crise de civilisation.

Le confinement, mesure emblématique de cette crise, traduit à la fois l'impuissance de la science médicale et pharmacologique par rapport à ce nouveau virus contre lequel ni vaccin, ni mesures simples d'hygiène ni médicament n'ont donné la preuve de leur efficacité et la déstructuration de tout un système social construit sur l'individualisme, l'économicisme, le mondialisme et le productivisme.

Le confinement n'est pas, en effet, un simple repli individualiste, chacun essayant de se prémunir contre la contagion, mais plutôt une stratégie collective visant à protéger la communauté locale et nationale contre une intensité de contamination trop importante et trop rapide. C'est en tout cas en fixant cet objectif altruiste que le confinement peut être respecté.

Il y a eu d'ailleurs, au moins dans les débuts de l'exercice de guerre, une certaine allégresse populaire. De celles que l'on a connues au début de toutes les guerres, quand les soldats portaient la fleur au fusil. Bien sûr les nouvelles plus tristes de morts proches vont faire éclater ce consensus optimiste.

Il n'en reste pas moins que le confinement ne se vit pas sur le mode individualiste de la préservation de soi, mais donne lieu à de nombreux rituels qui visent à restaurer un être ensemble : les échanges sur les réseaux sociaux ; les divers blogs de confinés ; les manifestations aux « fenêtres », tantôt musicales, tantôt politiques comme au Brésil où c'est une manifestation contre le président en exercice qui amènera les personnes aux fenêtres ; les gestes de bénévolat : garder les enfants de soignants, venir en aide aux professionnels dans des établissements médico-sociaux ou plus simplement faire les courses pour les voisins, téléphoner régulièrement aux personnes seules, etc., autant de gestes qui montrent que paradoxalement le confinement amène à une ouverture sur l'autre.

C'est d'ailleurs cette énergie altruiste qui seule permettra que soient respectées les diverses mesures visant à contenir la propagation du virus. Et non pas une



² Était-ce de l'humour quand le Président disait, en annonçant le second confinement : « C'est le retour de l'attestation » !

surpolitisation ou une suradministration qui rapidement lasseraient et amèneraient des réactions de provocation ou de refus.

La décision de faire remplir à chacun une attestation pour toute sortie participe de cette nécessité de faire confiance plutôt que d'interdire a priori et d'imposer des règles trop normatives. Chacun finalement peut décider qu'il est indispensable qu'il se rende à son travail, qu'il a besoin de ravitaillement, qu'il doit s'occuper de ses enfants ou de personnes vulnérables. Bien sûr les rassemblements qui se sont faits devant le Stade de France ou devant certaines boîtes de nuit tendraient à prouver l'irresponsabilité des Français, comme les sorties nombreuses dans les parcs et bords de Seine dimanche dernier. Mais il semblerait que ceci se passait justement quand le seul message visait à ce que chacun se prémunisse et que dès lors que le confinement a été bien décrit comme acte altruiste, il est respecté.

La question va être celle du respect sur un long cours d'une telle contrainte.

Bien sûr les premières entorses au confinement généralisé seront le fait des autorités elles-mêmes, affolées par la crise économique que génère celui-ci. Mais il ne s'agira là que de replâtrages. Les chiffres avancés par le Président, 300 milliards, par l'Union européenne, 800 milliards, sont de l'ordre de l'impensé et de l'impensable pour tout un chacun.

Et peut-être signifient-ils la fin de ce monde-là, celui de la Bourse et des traders, celui de la consommation frénétique, de la croissance *ad nauseam*, celui de l'exploitation de la nature, bref ce monde du matérialisme industriel et financier.

En ce sens, le confinement serait comme une sorte d'Avent, non pas l'attente de la résolution de la crise, de la restauration de l'ordre économique et social moderne, mais l'espoir d'une Renaissance.

Rappelons-nous des grandes épidémies, celle de la peste de 190 qui inaugura la décadence de l'Empire romain, celle du XIV^e siècle qui marqua la fin du Moyen Âge : crise sanitaire, crise de civilisation.

Mais ainsi que je le redis souvent, « la fin d'un monde n'est pas la fin du monde ». Nous apprenons, ensemble à envisager la fin du mythe du progrès. Hôpitaux, médecins, politiques, administratifs ne peuvent pas empêcher que nous soyons mortels et que la nature se rappelle à nous. Si le coronavirus n'est pas un produit de la technologie, sa propagation est directement liée au mondialisme, au diktat du productivisme et de l'économicisme financier. Face à cela, le confinement redit le sens du local, de l'enracinement ici et maintenant, de l'idéal communautaire plus fort que les intérêts individuels.

En cela il est bien l'Avent d'une Renaissance. Celle d'une culture qui retrouve le sens de l'invisible, du sacré.

Le pont et la porte.

Quand divers responsables (du Premier Ministre à la Maire de Paris) ont eu pour première pensée, pendant l'incendie même de Notre Dame, le nombre de touristes



et donc d'Euros perdus, on ne pouvait s'empêcher de penser que l'âme de la cathédrale était sinon morte, du moins très fragile.

Car bien sûr ces bus, cargos et avions transportant des masses blafardes à l'aller et rougeoyantes au retour ne polluent pas seulement les eaux du Pirée et de Venise, ne rejettent pas seulement leurs carburants usés dans les océans, ils participent à cette marchandisation généralisée de l'esprit, à ce matérialisme inhumain, effets d'une course effrénée au progrès. Le tourisme de masse s'est développé durant la modernité en adoptant les grandes valeurs de la société de consommation et celle de la « mondialisation » à outrance.

Un tel tourisme, on ne peut plus abstrait, n'est pas seulement sans esprit, ou sans culture, au fond ceci importerait peu s'il n'était aussi sans affect, sans sentiment, sans racine.

Afin de mettre en perspective, souvenons-nous de ces grands voyageurs de l'Europe du Moyen Âge à la Renaissance : les moines et professeurs d'Université qui, tel un Thomas d'Aquin, professaient de Naples à Paris, puis à Cologne pour revenir à Paris. Les écrivains, tels Goethe, Stefan Zweig, Thomas Mann pour ne citer que quelques auteurs allemands, qui, au-delà des nationalismes naissants et menaçants ont su préserver les racines européennes. Les artistes, les artisans, les philosophes, les étudiants pour lesquels le voyage était un enrichissement réciproque, un échange.



C'est peut-être cela qui est en train de renaître ! Comme dans d'autres domaines, l'épisode récent de l'épidémie de Covid, a montré que nous étions à un tournant, que le modèle progressiste était saturé et que de nouvelles valeurs émergeaient. Qui vont, on peut l'espérer, profondément changer les attentes des touristes et leurs relations avec les professionnels. Le tourisme, au lieu d'être un acte consommatoire, répétable à l'infini peut-il renouer avec son caractère initiatique : la découverte de l'autre et la découverte dans cette altérité de racines communes ?

Le tourisme moderne, pur « divertissement ».

Pour reprendre une métaphore du sociologue allemand Georg Simmel, celle du « pont et de la porte », toute société se construit dans un balancement entre la clôture, l'intimité une fois la porte de son chez-soi refermée et l'attrance vers l'ailleurs, vers l'altérité : le pont. Ce balancement est une structure anthropologique, mais selon les époques, l'accentuation se fait plutôt sur l'ailleurs, l'attrance pour le monde ou sur l'intériorité, l'expression spirituelle, la méditation.

Les Temps modernes, et particulièrement le siècle dernier, ont été ceux d'une ouverture totale sur le monde. Universalisme politique, marchandisation des échanges, idéologie du progrès.

Le voyage qui était aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans la droite ligne de la Renaissance, l'apanage d'une élite, intellectuels, artistes, scientifiques, explorateurs est devenu,

avec le progrès des moyens de transport une sorte d'obligation généralisée dans tous les pays développés : il faut avoir « fait » au moins quelques pays extra-continentaux. Et quand il reste national, le tourisme a peu à peu perdu son enracinement dans la ruralité familiale pour devenir une pure consommation de loisir.

En contrepoint de ce tourisme giratoire, s'est mis en place un flux migratoire inextinguible, si bien que se croisent les hordes de ceux qui cherchent le dépaysement et de ceux qui tentent de trouver une résidence stable dans des pays riches. L'étranger du pays visité par le flux touristique est ainsi paré de toutes les vertus que l'on dénie à celui que l'on croise dans les rues de sa ville.

Dans l'idéologie progressiste de la modernité, le localisme, la lenteur, la solitude, la ruralité sont autant de valeurs que l'on a crues dépassées. Mais dans l'histoire humaine, les époques se succèdent, les valeurs structurant l'imaginaire d'une époque se saturent et d'autres valeurs émergent. La dialogie pont et porte, après avoir laissé la porte ouverte sur tous les ponts, est en train d'en refermer un certain nombre.

Pour le dire en d'autres mots, sans doute qu'à une forme exacerbée de cosmopolitisme succède une forme plus douce de retour au local. Localisme mettant l'accent sur la mémoire collective. On pourrait même dire sur cette « voix de l'instinct » propre à la sagesse populaire et privilégiant l'espace que l'on partage avec d'autres. Inconscient sachant, de savoir incorporé, que le lieu fait lien.

Souvenons-nous du texte de Pascal décrivant comment les hommes tentent d'échapper au sentiment de leur finitude par diverses agitations et activités. C'est ce qu'il nomme le « divertissement ».

Cette attraction pour l'ailleurs a sans aucun doute enrichi la culture de l'humanité et promu des valeurs comme la liberté d'aller et venir, de penser, la relativisation des croyances dogmatiques, le progrès de la connaissance. Mais cette évolution s'est faite en laissant de côté l'enracinement dans le terroir, l'ancrage dans la tradition, les valeurs de l'imaginaire, du rêve, la spiritualité. Au lieu d'être un voyage qui enrichit le retour, le tourisme de masse est devenu pur divertissement, au sens pascalien du terme.

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. etc.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien



effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près³.

Dans notre modernité finissante, ce qu'avec certains j'appelle la postmodernité, on voit à la fois des signes de saturation de ces grandes valeurs de l'idéologie progressiste et l'émergence d'un nouvel imaginaire.

Les indices sont légion pour en témoigner :

- Attention à la préservation du patrimoine naturel (écosophie).
- Relativisme des valeurs visant à privilégier l'échange symbolique plutôt que l'échange marchand.
- Retour vers la tradition et désir d'enracinement.

Ce qui a caractérisé la modernité c'est sans doute la volonté d'abolir les limites, toutes les limites :

- Dans la domination de la nature, et l'on sait à quelles dévastations cette *ubris* a mené.
- Dans le scientisme, jusqu'à considérer qu'il n'existait pas de « lois de la nature », ni « d'ordre des choses ».
- Dans l'économicisme, tout est monnayable, tout peut devenir marchandise, les rites et les objets de culte des cultures étrangères comme les merveilles du passé.

Mais cette ambition/prétention d'abolir toutes les limites, cette volonté d'émancipation individuelle et politique est en train de se saturer : la barbarie des phénomènes migratoires, l'exacerbation des xénophobies, les saccages écologiques et peut-être tout simplement l'épuisement de l'intérêt pour le voyage en sont les signes les plus noirs.

Le destin funeste de ces bateaux de croisière interdits d'accoster dans quelque port de peur de la contagion de la Covid-19 a sans doute porté un coup fatal à l'engouement pour la « croisière de masse ». Le paquebot s'est transformé en prison ! Et le voyage en cauchemar.

Cet exemple tout anecdotique qu'il soit signe peut-être la fin de cette pulsion de l'illimité, du « toujours plus, toujours plus loin » qui a conduit au libéral-mondialisme dont le tourisme de masse est un avatar des plus parlants. Le confinement, au-delà de son caractère délétère d'un point de vue épidémiologique et économique a mis en relief le danger d'un monde sans limite, d'une humanité hors sol.

Souvenons-nous qu'à Rome, une cité digne de ce nom ne pouvait exister que si elle acceptait l'idée même de limite. C'est ainsi qu'à côté du dieu Jupiter tout puissant, un culte était rendu au dieu *Terminus*, terme qui soulignait l'importance de la limite



³ B. PASCAL, *Pensées*, 47.

pour tout être-ensemble. La statue de ce dieu était d'ailleurs sans bras et sans jambe de manière qu'on ne puisse pas le déplacer. Dans le même ordre d'idées, mais maintenant logique, le terme latin de *determinatio*, ce qui détermine, désignait en fait la borne délimitant le terrain fertile par rapport au désert. En bref, la borne, la limite, c'est ce qui donne à être, c'est ce qui assure la fructification et l'efflorescence de toute vie sociale.

C'est cela même qu'a cru pouvoir dépasser l'idéologie progressiste de la philosophie des Lumières, de la révolution industrielle et scientifique du XIX^e siècle, du libéral-mondialisme du XX^e siècle. Cet homme « nouveau », délivré du rapport au passé et à la tradition, de l'oppression des croyances en l'invisible, des contraintes naturelles, voit soudain tous ses appuis vaciller. Dehors est le danger, l'autre est le danger, l'échange est le danger.

Et l'on voit émerger à nouveau des valeurs que l'on croyait dépassées : la production locale, les coutumes locales, l'entraide de voisinage, sans parler de longues plages de méditation (plus ou moins consciente) promues par justement l'absence de ce divertissement dont parlait Pascal.

Tout ceci en pointillé, valeurs émergentes, à bas bruit, vite recouvertes par les annonces catastrophées des divers économistes, des chefs d'entreprise, des gouvernants, pressés maintenant que l'on retrouve le monde d'avant, le monde productif, travailleur, actif.

Pourtant, au-delà de l'immense désorganisation qu'a subie l'appareil touristique dans ses aspects économiques et sociaux du fait du confinement, une Renaissance à venir ne pourra que s'asseoir sur une nouvelle définition du rapport du local et du mondial, de l'humanité et de la nature, du proche et du lointain. C'est ce que l'École de Palo Alto, en Californie, nomme la « proxémie » soulignant le rapport étroit existant entre l'environnement naturel et l'environnement social.

À la brutale idéologie progressiste ne peut que succéder une plus douce philosophie progressive. En termes imagés : non plus la flèche du temps orientée vers le lointain, mais la *spirale*. Autre manière de dire l'enracinement, rappelant que comme toute plante, la plante humaine a besoin de racines pour croître !

Le secteur du tourisme n'est qu'un exemple des changements profonds de valeurs qui traversent la postmodernité naissante. Il y a une saturation de ce tourisme de masse, de cette accumulation quantitativiste de « miles » et de sites touristiques, de *selfies* et de consommations. Saturation du fait de la prise de conscience des dégâts causés à la nature et à l'histoire par ces piétinements frénétiques, mais saturation aussi par un besoin de retrouver une sérénité, un enracinement local presque disparus. Ce que je nomme « enracinement dynamique ».

Bien sûr le monde ne va pas changer brutalement et les tentatives de rebâtir le monde d'avant vont dans un premier temps prévaloir : marketing, promotion, appel à toujours plus de consommation. Mais la contrainte d'un tourisme local va peut-être dessiller les yeux de nombre de personnes. La relocalisation des industries « essentielles », le goût pour les produits alimentaires locaux, la mise en valeur des richesses du terroir redonnent une place au local. Sans oublier, à l'image de cette fête mémoriale qu'est le « Puy du Fou », le développement des célébrations locales,



patrimoniales autour d'un château, d'un monastère et autres « Hauts lieux » de la même eau.

À la horde de touristes rassemblés par les Tour-Opérateurs on va préférer les retrouvailles annuelles dans les campings et les gîtes ruraux, les vacances chez l'habitant, à la ferme, les échanges entre particuliers ruraux et urbains. Bref, tout ce qui fait communauté. Tout ce qui fonde un *être-ensemble* construit non plus sur la valeur d'échange et la simple marchandisation des rapports humains, mais sur un véritable idéal communautaire. C'est en ce sens, ainsi que je l'ai indiqué, que le voyage touristique retrouverait son caractère *d'initiation* dans la lignée des « tours de France » des compagnons du devoir.

Nos portes, celles de nos villes, celles de nos pays, celles de nos maisons ne doivent certes pas rester fermées, dans la terreur de l'autre distillée par les pouvoirs en place durant le confinement. Mais elles doivent s'ouvrir et se fermer. Pour retrouver ce balancement équilibré entre le pont et la porte. C'est cela l'enracinement dynamique nécessaire à tout être-ensemble.



